

Portrait rencontre avec Jacques Arnould

PG81-ENGREF85, responsable de la réflexion éthique au CNES.



Jacques Arnould

Je suis un ingénieur de base, curieux, intéressé à la science comme un laborantin. Comme mon père, j'essaie d'être « un gentilhomme », je tourne des pages mais je n'oublie rien et je reste curieux.

Pourquoi l'Agro ?

Au départ, je n'avais pas d'idée très précise. J'ai sans doute été influencé par ma famille proche du monde rural et par un goût pour les sciences du vivant et tout ce qui touche à la forêt. Même si mon classement me le permettait je ne suis pas rentré dans le Corps du GREF, optant pour la voie forêt à titre civil, malgré les pressions de la direction de l'école. J'avais d'autres idées en tête et ne voulais pas risquer de pantoufler. Ce furent des années de bonheur, j'ai trouvé le milieu forestier passionnant et ai pris conscience du fait que la forêt impose son rythme aux humains. C'est un monde très complexe, plein de biodiversité, où il faut à la fois avoir un regard large et précis. J'ai réalisé que la recherche forestière était proche de l'épistémologie qui m'attirait déjà, surtout quand elle vous fait travailler sur les pluies acides qui ont été mon premier sujet d'étude.

En 1986, vous prenez une première bifurcation

Je suis rentré chez les Dominicains. Il s'agissait plus d'un changement de cap que d'une bifurcation. Cette vocation religieuse, c'était une vieille affaire qu'un psy décortiquerait mieux que moi. Il y a

eu un mélange d'héritages familiaux, d'évènements de ce moment-là : promenade en forêt meusienne enneigée pendant l'hiver 86, questions existentielles, rencontres... C'est dans ce contexte que j'ai commencé ma formation en théologie à Strasbourg. La question « science et foi » est venue assez rapidement et naturellement sur le tapis. J'ai ainsi franchi les différentes étapes jusqu'à la prêtrise et suis revenu à Paris en 1991 pour faire une maîtrise de théologie.

Qu'aviez-vous alors en tête ?

Je souhaitais m'orienter dans la direction « science et foi » effleurée à la Catho de Lille. En arrivant à Paris, j'ai eu l'intuition que mon investissement dans ce domaine ne devait pas être purement livresque. Il fallait un lien avec le milieu lui-même. Ce qui m'intéresse, ce sont les gens, pas les idées. Mes supérieurs m'ont soutenu. D'une manière rocambolesque, je suis rentré en contact avec Pierre-Henri Gouyon, un agro dirigeant un laboratoire à Orsay qui travaillait sur la génétique des populations et l'évolution ; il m'a proposé de rejoindre son équipe une fois par semaine. Je ne connaissais pas très bien ces questions mais leur étude fut déterminante pour aborder les domaines qui allaient devenir les miens.

Vous vous retrouvez à nouveau étudiant

A Orsay, j'écoutais, je lisais pour m'imprégner de ces questions. Au bout d'un an, ne pouvant pas rester comme « touriste », j'ai cherché à avoir un statut plus officiel. Je me suis inscrit en DEA d'histoire des sciences. Pendant six ans je me suis senti intégré dans une communauté scientifique avec laquelle j'ai pu réfléchir à des questions qui allaient aboutir à une thèse de théologie portant précisément sur « création-évolution », avec un angle, non d'historien des sciences mais de théologien : « comment, aujourd'hui, sont posées les questions de l'évolution à la théologie ? » Le compagnonnage avec des scientifiques en train de travailler sur ces mêmes théories s'est révélé très stimulant. J'écrivais dans un coin de laboratoire de biologie, à côté de thésards, avec lesquels je dialoguais de façon très riche, en train de manipuler leurs éprouvettes ; je vivais le dialogue « science et foi » sur la paillasse. C'est là que j'ai entendu parler des courants

créationnistes, de tous ces mouvements antiévolutionnistes et anti-darwiniens. J'ai soutenu ma thèse en 97 à la Catho de Toulouse, dans l'ancienne salle de l'Inquisition. Pierre-Henry Gouyon, faisait partie, sans doute pour la première et la dernière fois de sa vie, d'un jury de théologie !

Quelle est la place de la théologie dans ce débat entre science et foi ?

La théologie adopte une démarche très analogue à celle de la science contemporaine. J'aime dire qu'il y a trois postures comparables entre un scientifique et un théologien : celle du conférencier vulgarisateur, le prédicateur ; ensuite celle de l'enseignant qui doit transmettre un savoir ; enfin, celle du chercheur, qui n'a pas peur de se coltiner les questions nouvelles, de se tromper. Ainsi le théologien

quelques ingénieurs du CNES qui parlaient un langage tout autre que le mien, le directeur des programmes me propose de rester un peu plus longtemps pour continuer ce travail avec un regard sociologique sur le lien entre espace et environnement. La seule manière administrative de travailler, c'était de me faire faire une nouvelle thèse. Je suis retourné dans la chaire d'histoire des sciences dans laquelle j'avais fait un DEA. Ils m'ont accepté pour deux ans. J'étais alors encore chez les dominicains, soutenu par une structure.

Après un travail de thèse honnête mais somme toute modeste, je rencontre mon tuteur au CNES, devenu entretemps directeur général. Je lui demande s'il a des idées pour me permettre de travailler au CNES ; il me répond : « qu'est-ce que vous me proposez » ? Je ne dis pas que c'est moi qui ai eu l'idée, mais je lance :

« Se soucier de la dimension humaine que (la réalité) recèle »

éprouve la passion de celui qui cherche à sortir des sentiers battus. Quand j'ai des débats avec des scientifiques (sur l'origine du monde, par exemple), je vois toute-fois une différence. Contrairement à moi qui suis supposé croyant, eux ne sont pas obligés de prendre position sur le sens de l'existence ou leurs propres convictions. De fait, il n'y a qu'en France que les astronomes ne parlent pas de Dieu, ailleurs ils le font. C'est là, me semble-t-il, une manière erronée de comprendre et d'appliquer la laïcité. Pour moi, le plus important n'est pas d'expliquer le « comment » de la réalité mais de se soucier de la dimension humaine qu'elle recèle.

Vous faites ensuite une deuxième thèse

Effectivement. En 93, lors d'un symposium sur les frontières de la vie, je rencontre un conférencier américain qui va me faire découvrir le spatial. Quelques années plus tard, je me retrouve dans le bureau du Directeur général du CNES, le Centre national d'études spatiales, qui me propose de faire un stage sur le rapport entre l'agronomie et le spatial. Au bout de deux mois, après une soutenance devant

de la matière à réflexion, pour aider éventuellement à établir des codes de bonne conduite, d'autorégulation. Les dossiers sont nombreux et divers : débris sur les orbites autour de la Terre, protection des planètes explorées et éventuellement de la Terre lors de retours d'échantillons, usages des satellites, usages militaires, vols habités, etc. Le CNES n'est pas le seul à se poser ce genre de questions mais il est le seul organisme de ce type à avoir créé ce poste. J'ai commencé à mi-temps, aujourd'hui je suis à 4/5, avec une part d'activités de communication.

Et le théologique dans tout cela ?

J'ai fait une thèse en théologie, je poursuis cette réflexion sous des formes un peu différentes, en m'appuyant sur les gens que je rencontre, les questions qu'ils se posent et me posent. La théologie est très fortement interrogée par les défis modernes. Je n'assume plus le rôle de prédicateur (sauf par des conférences), je n'ai jamais été très tenté d'être professeur, je suis donc surtout dans la posture du chercheur. C'est une dimension permanente chez moi, toujours présente dans ma réflexion.

Qu'avez-vous retenu de ces différentes étapes ?

Après avoir appris à l'Agro à regarder, j'ai gardé de mes 25 ans de vie dominicaine ce qui en constitue les racines les plus profondes : la recherche de la vérité et l'exigence de la charité (au sens le plus noble de ce terme). Je sais que m'attendent encore d'autres pages à tourner, tant d'autres personnes à rencontrer, pour mettre en œuvre ces racines. À l'image de

« Se demander pourquoi nous entreprenons une action, avec quels moyens, quelles conséquences et dans quel contexte »

L'éthique, à mes yeux, c'est avant tout être capable de se demander pourquoi nous entreprenons et menons une action, avec quels moyens, avec quelles conséquences et dans quel contexte. Jusque là, le milieu spatial s'était déjà posé ces questions, comme partout ailleurs dès lors que le travail est bien fait. Je suis là pour formaliser cette démarche, donner des éléments,

notre rencontre aujourd'hui. À l'image de la diversité des livres de ma bibliothèque qui nous entourent !

■ *Propos recueillis par Solange van Robaïs et Jean-Louis Besème*